

*B a v u r e s        p o l i c i è r e s : a possible version*

Le policier qui a abattu le jeune motard à Fontenay-sous-Bois, croyant avoir affaire à un voleur recherché, a commis lui-même une infraction bien plus grave que celle dont il pouvait soupçonner sa victime, puisque, n'étant pas en état de légitime défense, il n'avait pas le droit de tirer.

Depuis l'événement, on nous dit que ce jeune motard aurait commis des délits. La préfecture locale a même annoncé qu'il était "coupable". Le seul policier à se comporter d'une façon convenable est celui qui avait tiré et qui, comprenant la gravité de son acte, s'est effondré.

Entretemps, M. Pandraud lui-même, dont on pourrait s'attendre qu'il se prononce sans ambages sur cette affaire, garde le silence. Déjà, pendant la période qu'il avait passée à la direction générale de la police nationale, il avait pu constater que les 'bavures' devenaient plus graves. Qu'il s'agisse de policiers s'entre-tuant par mégarde, ou d'immigrés qui trouvent la mort aux mains de policiers racistes, on constate depuis dix ans, en effet, une évolution inquiétante.

Or, voici que, depuis trois ou quatre ans, cette évolution semble entrer dans une nouvelle phase: des policiers, sans être en état de légitime défense, se permettent toutefois de tirer sur des personnes dont le seul 'crime' est de fuir devant eux. Là, on voit la police exécuter des gens sur qui ne pèsent, tout au plus, que des soupçons.

Il est évident que ces bavures ont lieu tant sous le pouvoir de gauche que sous celui de droite. Mais on voudrait que M. Pandraud, qui trouve des mots pour blâmer la politisation de ce débat, en trouve aussi pour blâmer ces crimes. Que ce ministre de la sécurité veille à ce que ses polices protègent les gens, qu'elles n'augmentent pas l'insécurité!

*A piece to look at in class*

Se nourrir est lié par définition à l'oralité, avec sa double composante psychique : la mégalomanie et la culpabilité. Seuls ceux auxquels les hasards injustes de l'enfance et de l'adolescence ont permis de déssexualiser passablement l'oralité peuvent aborder la nourriture en échappant à la fois aux deux déformations antithétiques de la glotonnerie narcissique et du masochisme psychique. (Précisons qu'avec Bergler, v. La névrose de base, trad. fr. Paris 1963, nous dissociions le masochisme-perversion, qui recherche la douleur physique pour obtenir l'orgasme, du masochisme psychique, recherche de situations désagréables par désir d'autopunition morale. De même, Nacht : le Masochisme.)

Ces deux types humains empoisonnent toute discussion du problème de la cuisine. Le narcisse gloton est dégoûtant, le masochiste psychique est agaçant. Le premier retourne contre les aliments un esprit de conquête qu'il est incapable d'appliquer à la vie : il manque donc inévitablement d'esprit critique, ses jugements et ses renseignements sont peu sûrs, voire dangereux, car son euphorie ou son mécontentement proviennent non des plats qu'il absorbe mais de ses dispositions nerveuses du moment. Le second attribue à la cuisine, qu'il proclame toujours trop « compliquée », tous les malheurs de l'humanité : le colonialisme, le néo-capitalisme, le paternalisme, l'évasion fiscale, l'inflation, le poujadisme, l'académisme, l'aliénation, l'esclavage de la femme, la chasteté, l'obsession sexuelle, l'athéisme, la destruction de la gauche, l'automobile, le week-end, l'esthétisme, le dilettantisme, le Tiercé, l'embourgeoisement du prolétariat, le malaise de l'armée, le racisme, le ballet, l'opéra, l'ironie et le rationalisme.

L'action combinée de ces deux types humains engendre les préjugés actuels touchant la cuisine, les sophismes de base que je m'en vais brièvement énumérer et réfuter. Je renverrai dos à dos les deux frères ennemis, le premier parce que, tout en défendant avec raison la gastronomie contre les attaques d'origine névrotique dont elle est l'objet, il en propage une image d'un égoïsme petit-bourgeois sans attrait pour la jeunesse, cette jeunesse moderne qui est, comme on sait, la plus exigeante et la plus éclairée qu'on ait vu paraître depuis la jeunesse néolithique; le second parce qu'en associant l'idée de mal manger à celles de progrès et de liberté, il commet un crime contre la jeunesse de 1980, qui sera nécessairement encore plus exigeante et plus éclairée que la nôtre.

Premier sophisme : la bonne cuisine est liée à la

richesses. Réfutation : certains des pays où le niveau de vie est le plus élevé sont aussi parmi ceux où l'on mange le plus mal. Par contre, certains pays où la population est pauvre ont une bonne cuisine. Bien plus : la bonne cuisine est souvent une lutte contre le gaspillage et contre la monotonie d'une alimentation à base de produits peu nombreux et peu coûteux.

Second sophisme : la bonne cuisine est « compliquée », elle demande du temps, la préparation de sauces savantes, elle est incompatible avec l'accélération de la vie moderne etc... Réfutation : n'importe quelle statistique montre que la « vie moderne » se caractérise par l'augmentation des loisirs et la diminution du temps de travail. En outre, c'est une idée béotienne que d'associer la complication (et corollairement la durée de la préparation) à la grande cuisine. Il y a une grande cuisine simple et une grande cuisine compliquée, comme il y a une mauvaise cuisine simple et une mauvaise cuisine compliquée. Il y a des sauces qu'on exécute en quelques minutes et d'autres qui demandent des heures et sont inutiles. (Voir plus bas la critique d'Apicius par von Rumohr.)

Troisième sophisme : la bonne cuisine est conditionnée par la présence de la femme au foyer, par l'inégalité des sexes, c'est-à-dire par un état périmé de la société. Réfutation : a) je connais des dizaines de femmes qui n'ont jamais rien fichu depuis leur naissance et qui sont incapables d'exécuter la moindre vinaigrette; et des hommes surmenés qui sont des chefs-amateurs remarquables. b) L'oisiveté de la femme au foyer a toujours été un privilège de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie. Les ouvrières et les paysannes ont toujours travaillé, et une grande partie de la cuisine française, les pots-au-feu et les ragoûts notamment, sont justement nés de là. Car c'est une sottise erreur que de confondre temps de cuisson et temps de présence. La plupart des plats qui « demandent cinq heures de cuisson » sont les vieux plats paysans faits par et pour les gens qui travaillent, les plats qu'on met sur le feu doux en partant aux champs et que l'on trouve prêts à être mangés au retour. Entre les dix minutes qu'exige le pilage de la pistade dont on badigeonne la daurade à griller en cinq minutes, et les quatre heures pendant lesquelles on doit laisser cuire une queue de bœuf sans la découvrir, on conviendra qu'une certaine marge peut trouver place pour l'activité non-aliénée des femmes et des hommes futurs. c) Il existe deux cuisines : l'une domestique, l'autre professionnelle. C'est ici, en effet, qu'il nous faut, pour pouvoir progresser selon l'ordre des raisons, établir cette distinction sans laquelle aucun éclaircissement ne sera intelligible, et dont l'oubli prolonge et embrouille les stériles controverses dont je viens de parler.

## FRENCH IB/IIIA

Ce que mangent les FrançaisTexte 1: La viande rouge

J'appartiens à une génération qui a vécu la révolution de la grillade. Je ne suis pas éloigné de penser que la grillade a été la conquête sociale décisive de notre siècle, ou tout au moins qu'elle est le symptôme le plus significatif de la modification de notre société. C'est elle qui a fait un mangeur de viande du travailleur, jusque-là mangeur de soupes, de choux, de haricots, de pain et, depuis deux siècles à peine, de pommes de terre. Dans la société féodale comme dans la société capitaliste, la consommation de viande de boucherie, avec ce qu'elle comporte de conséquences physiques, psychologiques, mentales, a été une des armes secrètes de la classe dominante. C'est pourquoi dans tout le monde paysan - et à Langon encore du temps de mon enfance - la viande de boeuf est la nourriture noble par excellence. Le mythe du bifteck est une des rares choses que Roland Barthes n'ait pas comprises dans la mythologie de la France. Ce n'est pas plus un mythe que la Sécurité sociale ou la semaine de quarante heures. C'est le gage d'une victoire. Il ne faut pas sourire quand le Français fait de la consommation de son bifteck-frites un acte quasi religieux, pas plus qu'il ne fallait sourire quand ma grand-mère, servant un merveilleux repas improvisé de confit, d'omelette et de jambon, s'écriait d'un ton plaintif: "Je n'ai rien à vous faire manger!" Elle voulait dire: "Je n'ai rien qui soit digne de l'hôte inattendu, mais honoré, que vous êtes. Je n'ai pas de nourriture noble. Je n'ai pas de viande rouge."

C'est pourquoi il faut parler ici de l'entrecôte. Elle a remonté la Garonne depuis les chais de Bordeaux. Elle vient de loin. Les marins ont découvert sur la côte caraïbe la barbacoa mexicaine, qui d'ailleurs n'est pas une grillade, mais une viande cuite sous la terre à l'étouffée. Français, ils en ont fait la barbaque péjorative. Anglais et Américains, ils en ont fait le barbecue, grillade à la mode de La Nouvelle-Orléans. Le snobisme a ramené depuis peu en France ces coûteux appareils qui permettent de faire carboniser folkloriquement le bifteck sur du charbon de bois. C'est là une parodie. La grillade exige le sarment de vigne comme combustible, et de préférence le cabernet. Il faut d'abord faire une belle flambée, puis étaler la braise sur la plaque de la cheminée, chauffer le gril, y jeter la viande et, les yeux larmoyants au milieu d'une fumée odorante comme celle qui montait des autels antiques, aviver et maintenir le rougeoiement avec, en guise d'éventail, l'almanach des P.T.T.

*Une loi '101' à la française* — a possible résumé

En France, de nos jours, l'usage de l'anglais dans des situations où l'on s'attendrait plutôt à ce que les francophones s'expriment dans leur propre langue, semble être tellement répandu, et si saugrenu, que cela commence à provoquer des réactions de "deffense de la langue française".

Faut-il, pour éviter les incidences fâcheuses (danger de mort causé par la vente d'armes sans mode d'emploi imprimé en français) ou burlesques (organismes officiels français correspondant entre eux en anglais), faut-il rendre tous les Français bilingues? Ou faut-il plutôt, même en admettant que les Français ne parlent pas assez les langues étrangères, tirer des conclusions plus pratiques du fait que, depuis vingt-cinq ans, le français est redevenu, lui aussi, une langue importante à l'échelle internationale?

Il convient d'ajouter que depuis une décennie, il existe une loi qui, si on l'avait respectée au niveau gouvernemental lui-même, aurait pu (et dû) empêcher les tragédies et les farces citées ci-dessus. C'est pour remédier à cette situation qu'un député présente une nouvelle proposition de loi (qui coïncide d'ailleurs avec un projet de loi visant le même but): se modelant sur la célèbre Charte de la langue française en vigueur depuis 1977 au Canada, la loi dite "101", ce texte aurait l'effet de privilégier l'emploi du français dans toutes les circonstances de la vie quotidienne, sans pour autant chercher à décourager l'usage d'anglo-américanismes dans le vent et éphémères.

Des intellectuels francophones domiciliés en France louent cette démarche, y voyant la preuve que les Français s'ouvrent désormais à l'influence bénéfique de l'étranger en ce qui concerne leur langue. Et même des intellectuels parisiens, chose plus frappante, l'ont bien accueillie. L'un d'eux, rappelant une tradition de création lexicale existant au sein même de l'intelligentsia académique, souhaite que cette "loi 101 à la française" encourage l'éclosion de néologismes, y compris des termes forgés de toutes pièces mais exprimant le génie créateur de la langue, garants de la vigueur de tout idiome.

*Dossier: La France au Pacifique sud*

Voici 20 petites questions que je vous pose sur la deuxième partie du texte de F. Mitterrand sur la France au Pacifique

- 1 "La rigueur à éclipses..." — réécrivez toute cette phrase en d'autres mots.
- 2 Expliquez *une volonté politique*.
- 3 *le gouvernement de la République* — exprimez cela avec d'autres mots.
- 4 Remplacez *pourtant* par un autre mot voulant dire la même chose.
- 5 Qu'est-ce que c'est que ce *grand large* dont il est question?
- 6 Remplacez *supports* par un mot différent.
- 7 Dans le bout de phrase *qui viserait à*, changez de construction et de verbe.
- 8 *Autrement dit* — exprimez cela d'une façon différente.
- 9 *détenue par* — remplacez ces deux mots par une construction comportant une inversion de sujet et verbe (et employez un verbe différent).
- 10 Expliquez le sens de *conforme à ses moyens*.
- 11 *renoncions* — pourquoi ce subjonctif?
- 12 En quoi consisterait selon vous une guerre douce?
- 13 Exprimez autrement le sens de la phrase qui commence *La fronde, l'épée...*
- 14 *recourir à la force* — exprimez cette idée dans d'autres mots.
- 15 Exprimez en d'autres mots le sens de la phrase qui commence *En l'absence d'un engagement réel...*  
dire
- 16 *n'aboutit* — remplacez par un autre mot voulant/à peu près la même chose.
- 17 Expliquez le sens du bout de phrase *peuples qui s'en prévalent*.
- 18 Pourquoi François dit-il, en parlant d'une certaine morale, qu'elle est *sans doute la plus belle*, s'il propose de ne pas la suivre?
- 19 Qu'est-ce que c'est qu'*une vérité d'expérience*?
- 20 Exprimez autrement *a valu à*.
- 21 Dites en une seule phrase ce qui pour vous est le sens global de ce passage.

Dossier des arts, résumé n° 2: *Culture: de la révolution à l'animation,*  
une version possible

Comme ministre de la Culture, nous faut-il un histrion, un farfelu, un fumiste ou bien quelqu'un qui sache ce que c'est qu'un patrimoine culturel et ce qu'il faudrait faire pour le bien gérer? Celui que nous avons en ce moment s'est signalé (en province) comme homme du théâtre. Il a des idées saugrenues sur ce que comporte la culture: le rock, la gastronomie, la fréquentation des marginaux...

Avant l'existence du ministère de la Culture — l'idée même, remontant à la dictature stalinienne, n'est guère compatible avec la démocratie — on avait un organisme modeste qui, chargé de la distribution des subventions et de la surveillance des institutions de notre culture véritable, marchait à la perfection.

Sous Jack Lang, par contre, c'est un style plus voyant, révolutionnaire, anti-américain, où le sens du mot 'culture' s'élargit jusqu'à désigner tout et n'importe quoi. Ç'a d'abord été une phase de maoïsme délirant. Ensuite, cela n'ayant rien donné qui vaille, c'est la phase carnavalesque, présidée par un ministre accoutré comme une vedette de télévision, qui nous sert de longs laïus nébuleux consacrés à ses projets grandioses, projets qui, en fin de compte, se réduisent à bien/de chose. Certes, il excelle à monter des fêtes, à faire du bruit, à distribuer de l'argent public à tout un chacun, à favoriser ses amis à qui il donne des places pour lesquelles d'autres seraient sans doute tout aussi qualifiés, sinon mieux.

/peu

Mais, en même temps, il néglige nos pauvres bibliothèques, nos musées, nos monuments historiques, pour déverser à grands flots les crédits publics dans de vastes projets à but publicitaire, et pour exercer abusivement le pouvoir de l'Etat dans des domaines culturels où celui-ci devrait au contraire s'abstenir.

A l'étranger, comme en France, on commence à blâmer cette politique culturelle de gauche, y voyant un effet, voire même la cause, d'une certaine faiblesse créatrice. On espère que, les élections venues, M. Lang pourra retourner au théâtre, ce domaine où ses dons retrouveraient leur meilleur emploi.

A possible version of the *résumé* of *L'empire consolidé*

Sous un gouvernement de gauche, et malgré qu'il en ait, le principe sacro-saint du pluralisme de la presse, cher à tous les socialistes, vient d'être bafoué par l'un de leurs adversaires les plus acharnés.

Bien tardif, le statut qui était censé sauvegarder ce pluralisme existe désormais. Mais il s'avère impuissant à empêcher l'extension de l'empire de Robert Hersant. Celui-ci vient en effet de s'offrir, au nez du pouvoir de gauche, deux grands quotidiens de province. C'est là une transaction qui enfreint sinon la lettre du moins l'esprit de la nouvelle loi.

Est-ce pour montrer à tous le mépris où il tient un gouvernement dont les jours sont comptés que M. Hersant a choisi d'agir? Car il aurait pu attendre la fin, sans doute proche, du régime socialiste pour conclure un marché qui, sous une droite revenue au pouvoir, n'aurait plus présenté ce caractère d'illégalité. M. Hersant lui-même ne donne qu'une seule raison de sa hâte: la situation financière et le souci de la bonne gestion des entreprises. Toujours est-il que cette opération renforce à la fois le pouvoir politique et le prestige de ce baron de la presse. Il est même permis de se demander si les amis dont il reçoit actuellement le soutien regretteront un jour d'avoir contribué à la consolidation de son empire.

Deux conclusions s'imposent: la presse écrite a encore un rôle à jouer. Et voilà établi ce que le gouvernement cherchait à éviter, ce qui est même contraire à la démocratie: un monopole dans une partie très importante de la France. Le fait est qu'il ne faut pas être communiste — voyez les exemples des USA et de la RFA — pour souhaiter que la loi exerce un certain contrôle sur la presse, ne serait-ce que pour la protéger, et protéger les citoyens, contre les méfaits des concentrations. Ce qui est — et sera, hélas! — loin d'être le cas en France, vu que les partis de droite favorisent celles-ci.

L'indépendance de la presse, face à cette tendance vers le monopole et à la concurrence de la télévision commerciale, dépendra désormais d'elle-même, de l'effort qu'elle saura faire vers une meilleure gestion, vers une meilleure qualité et vers la concertation.

*Mini-dossier: l'école et l'enseignement en France*

L'auteur de ce texte extrait de *L'école de la France* (Gallimard, 1984), Mona Ozouf, est la fille d'un instituteur laïque, "gauchisant" et breton. Dans les années 30, elle a été élève dans cette petite école de Bretagne où son père était instituteur. Elle parle ici de la situation scolaire dans ce village et de ce que représentait, pour les enfants de sa génération, l'école laïque.

Le palais scolaire, qui rassemble une école maternelle, une école de filles, une école de garçons, deux cours complémentaires, se dresse orgueilleusement à la lisière des champs: seule une croix de mission, un peu plus loin encore, donne le mot de la fin à la religion. Côté bourg, un immense terrain vague, semé des édifices de la puissance publique, la poste, le dispensaire, et la voie du chemin de fer séparent de l'église et sa grand-place. La topographie illustre l'éloignement moral. Car vers l'école de la République transigent tous les matins, avec le panier "du midi" et "du quatre-heures", les enfants des écarts perdus de cette énorme commune bocagère; dès l'étude finie, ils repartent pour leur long sabotage du soir entre les talus. Mais les enfants des commerçants et des notables, eux, vont à l'autre extrémité du bourg, à l'autre école. Pour l'enfant de la laïque, pas un enfant "fréquentable" au bourg, par conséquent: les filles de la mercièrre et du charcutier vont chez les soeurs. Les deux "côtés" de la commune sont dans tous les esprits dessinés avec une netteté sans appel. On ne choisit pas l'épicier pour la qualité de son beurre mais la couleur présumée de son vote; il y a le médecin des riches et des dévots, celui des pauvres et des laïques; chaque mois de septembre, les institutrices de la maternelle s'en vont avec leur sac de boules de gomme faire le tour des fermes où il y a des enfants scolarisables: c'est souvent pour apprendre que soeur Agathe les a prises de vitesse et déjà distribué ses bonbons pieux. Chaque camp surveille les ventres qui s'arrondissent: l'enfant qui se prépare sera-t-il pour nous ou pour "les soeurs"?

Les "filles des soeurs", espèce étrange, on peut pourtant les apercevoir deux fois par semaine, à l'église; car, entre l'église et l'école, ma grand-mère, en coiffe léonarde et dans un roulis de jupes noires, me remorque à travers le terrain vague pour le catéchisme du jeudi et la messe du dimanche, majestueux agent de liaison. Serrées sur le banc du fond pendant le catéchisme du recteur, les élèves de notre école essuient bien des sarcasmes. A l'église donc il faut apprendre, dans le catéchisme de Léon et de Tréguier, qu'"hors de l'Eglise point de salut", ce qui voue père et mère sans recours aux flammes de l'enfer. L'enfant de la laïque suce ainsi à l'église la pédagogie de la terreur, sans la douce contrepartie des rites consolateurs: car ce sont celles de l'autre école qui ont droit de piquer sur la mousse de la crèche les roses de Noël des jardins de décembre.

1 A l'église - je parle seulement, cela va de soi, pour celle que je  
fréquentais -, les hommes étaient inégaux et dissemblables. Inégaux,  
car promis à l'effrayante ségrégation finale du ciel et de l'enfer, sans  
5 compter les peines si inégales du purgatoire, que seules pouvaient  
réduire les bonnes oeuvres et les fréquentes prières d'autrui.  
Dissemblables, selon l'origine scolaire, qui attribuait sans remède à  
chacun le banc qu'il occuperait pour l'année et conférait à la fille du  
bedeau l'exorbitant privilège de la première place à la "composition de  
catéchisme", à l'évidence tout à fait indépendante de son savoir et de  
10 ses mérites. Ce n'était pas qu'on prêchât à l'église un évangile de  
l'inégalité. Mais on y portait un regard froid sur le monde tel qu'il  
allait.

15 Il y a un lieu, en revanche, où il n'est jamais question de  
séparation. A l'école, l'égalité n'est pas seulement une promesse,  
mais une donnée: d'emblée, ici, on est égaux et semblables; on  
dépouille ses particularités en franchissant le portail. Il est vrai  
que dans cette école d'un ascétique bout de monde, tous les enfants,  
20 hormis la poignée d'enfants de fonctionnaires, sont des enfants de  
paysans pauvres, chez qui on ne parle pas le français et chercherait  
en vain un livre. L'éventail social et culturel de l'école laïque  
est singulièrement étroit, et bien léger le baluchon de particularités à  
abandonner sur le seuil. Mais de celles qui existent pourtant entre  
nous on ne soufflera mot ici. Ce qu'il y a de différent chez les  
25 enfants du sabotier, de la laveuse, de la couturière en journée -  
aujourd'hui les instituteurs recueilleraient leurs témoignages pour une  
"pédagogie de l'éveil" - n'a même pas à être nié, mais est candidement  
oublié. C'est sur la base du même que l'école fonde son enseignement  
et demande le consentement à ses règles. Elle ne décrit et ne pense  
que le semblable. Donc nous sommes, sur les bancs, des enfants sans  
30 appartenance. Pas un mot du métier de nos parents. Pas un mot de  
notre bourg: dans nos livres de lecture, le village français archétypique  
est ocre, rose, brun, alors que les nôtres sont bleu orage, gris et  
blancs. Jamais une allusion, bien entendu, aux dissemblances politiques,  
à la fracture quasi géologique qui fend le bourg en deux. Tant a été  
35 extraordinairement intériorisée la règle d'or de Jules Ferry: silence  
sur tout ce qui divise, ou pourrait diviser.

L'école, dans sa religion du progrès, inculquait ce premier  
article: les inégalités sont individuelles, provisoires, corrigibles.  
40 L'image sainte de la civilisation laïque et républicaine, l'enfant pauvre  
qui rafle toutes les couronnes à la distribution des prix, n'était pas  
seulement la vignette préférée de nos manuels. Elle était là, dans la  
classe, sous les yeux de chacun. Et, de même, le mieux-être.  
"L'amélioration matérielle et morale de la classe la plus nombreuse",  
à quoi s'étaient voués nos instituteurs, chacun pouvait la voir dans  
45 notre bourg moins clos d'année en année.

- 1 *Cela va de soi* (ligne 1) — remplacez ce bout de phrase par une autre locution voulant dire à peu près la même chose. 2 *d'autrui* — remplacez par une expression ayant exactement le même sens. 3 Quel sens voyez-vous dans *l'origine scolaire* de la ligne 6? 4a *indépendante de...* — à quel substantif se rattache cette proposition (lignes 9-10)? 4b expliquez donc pourquoi ce *privilege* (ligne 8) était si 'exorbitant'. 5 Justifiez l'emploi du subjonctif à la ligne 10.
- 6 Remplacez *en revanche* (ligne 13) par une locution de sens analogue. 7 *d'emblée* — remplacez ce mot (ligne 15) par un autre mot ayant le même sens. 8 Qu'est-ce qu'un *ascétique bout de monde* (ligne 17)? 9 *hormis* — remplacez par une autre expression voulant dire la même chose. 10 Expliquez a) "l'éventail social & culturel" de la ligne 20; et b) ce "baluchon de particularités" de la ligne 21.
- 11 Remplacez *sur le seuil* (ligne 22) par une autre expression de même sens. 12 la *couturière en journée* (ligne 24), qu'est-ce que c'est? 13 Pouvez-vous expliquer cette 'pédagogie de l'éveil' dont il est question à la ligne 26? 14 Dans les deux phrases successives *C'est sur la base...* (ligne 26) et *Elle ne décrit...* (ligne 27) trouvez deux mots ayant un seul sens. 15 Remplacez par une expression ayant le même sens *sur les bancs* (ligne 29). 16 Expliquez *bleu orage* (ligne 31).
- 17 Quelle est cette fracture dont parle la ligne 34? 18 Jules Ferry (ligne 35), qui est-ce? 19 En quoi consisterait cette 'amélioration matérielle' dont il s'agit à la ligne 43? 20 Pourquoi le bourg serait-il 'moins clos d'année en année'?

*Dossier: les arts — le premier résumé Le Manet débutant, une version possible*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, on constate, par rapport au XVIII<sup>e</sup>, un écart de plus en plus vaste entre le goût du public, resté traditionnel, et celui des peintres, qui se diversifie de plus en plus.

Ce public trouve déconcertante l'originalité de chaque nouveau talent qui apparaît. Cette consternation, il l'exprime dans les mêmes injures, que, tout au long du siècle, il lance à tour de rôle à tous les artistes dont le style individuel et inédit contredit ses préjugés esthétiques. On les accuse de ne pas savoir seulement les éléments de leur art.

En outre, la situation où se trouve un Manet débutant est compliquée par le fait que c'est alors l'époque des séquelles de la révolution de 1848, ces années 50 où l'administration du Salon connaît une suite de bouleversements. Dans un premier stade, certes, sous la République, l'accès au Salon devient bien plus facile, notamment parce que le jury est élu maintenant par les artistes exposants eux-mêmes. Mais sous le Second Empire, le jury redevient académique et de composition officielle. Qui plus est, dans le choix des envois, on favorise les peintres académiques, en les exemptant de l'examen du jury.

Ce nouveau régime, qui commence en 1857, encourage tous les poncifs de l'art conventionnel et exclut tous ceux qui montrent une originalité quelconque. Malgré la réussite de certains individus déjà connus — les Corot, les Delacroix, les Courbet — ce nouveau système fait des ravages parmi les artistes de la jeune génération. Manet, en l'occurrence, se présentant pour la première fois en 1859, se retrouve parmi les refusés.

*Une loi '101' à la française* — a possible résumé

En France, de nos jours, l'usage de l'anglais dans des situations où l'on s'attendrait plutôt à ce que les francophones s'expriment dans leur propre langue, semble être tellement répandu, et si saugrenu, que cela commence à provoquer des réactions de "défense de la langue française".

Faut-il, pour éviter les incidences fâcheuses (danger de mort causé par la vente d'armes sans mode d'emploi imprimé en français) ou burlesques (organismes officiels français correspondant entre eux en anglais), faut-il rendre tous les Français bilingues? Ou faut-il plutôt, même en admettant que les Français ne parlent pas assez les langues étrangères, tirer des conclusions plus pratiques du fait que, depuis vingt-cinq ans, le français est redevenu, lui aussi, une langue importante à l'échelle internationale?

Il convient d'ajouter que depuis une décennie, il existe une loi qui, si on l'avait respectée au niveau gouvernemental lui-même, aurait pu (et dû) empêcher les tragédies et les farces citées ci-dessus. C'est pour remédier à cette situation qu'un député présente une nouvelle proposition de loi (qui coïncide d'ailleurs avec un projet de loi visant le même but): se modelant sur la célèbre Charte de la langue française en vigueur depuis 1977 au Canada, la loi dite "101", ce texte aurait l'effet de privilégier l'emploi du français dans toutes les circonstances de la vie quotidienne, sans pour autant chercher à décourager l'usage d'anglo-américanismes dans le vent et éphémères.

Des intellectuels francophones domiciliés en France louent cette démarche, y voyant la preuve que les Français s'ouvrent désormais à l'influence bénéfique de l'étranger en ce qui concerne leur langue. Et même des intellectuels parisiens, chose plus frappante, l'ont bien accueillie. L'un d'eux, rappelant une tradition de création lexicale existant au sein même de l'intelligentsia académique, souhaite que cette "loi 101 à la française" encourage l'éclosion de néologismes, y compris des termes forgés de toutes pièces mais exprimant le génie créateur de la langue, garants de la vigueur de tout idiome.

Faites un résumé d'à peu près 400 mots:

Cinéma et roman: Un entretien avec François Truffaut

1. Lisez le texte en entier, en cherchant les mots que vous ne connaissez pas.
2. Faites un résumé de ce que sont, selon Truffaut, les rapports entre le cinéma et le roman.

Franck Maubert: D'où vient votre passion pour la littérature et les livres?

François Truffaut: C'est familial. Ma grand-mère maternelle, qui m'a élevé dans ma petite enfance, aimait beaucoup les livres. Elle était littéraire, c'est elle qui a commencé par me lire des livres et qui m'a appris à lire. J'étais trop malade pour aller à la maternelle. Ensuite, j'ai vécu avec ma mère qui ne supportait pas le bruit et qui me demandait de rester sans bouger, sans parler, des heures et des heures. Donc, je lisais, c'était la seule occupation que je pouvais adopter sans l'agacer.

F.M. Vous avez tourné des films comme L'enfant sauvage, Histoire d'Adèle H, et Le dernier métro, qui demandent une grande documentation. N'y a-t-il pas avant tout un aspect purement utilitaire à vos lectures?

F.T. A partir du moment où j'ai fait des films, ça a été plus difficile de lire des romans. Alors que mes premiers films, comme Tirez sur le pianiste ou Jules et Jim, sont inspirés de romans qui m'avaient enthousiasmé, même avant que je ne fasse du cinéma. Maintenant, à cinquante ans, je subis une loi qui se vérifie: en avançant dans la vie, on se détache beaucoup du roman pour se rapprocher du réel, à travers les documents, les biographies. Dans mes films aussi, je suis passé de la fiction au réel reconstitué. Par exemple, avec L'enfant sauvage. Cinq ou dix ans avant, cette histoire vraie ne m'aurait pas passionné, non plus que l'Histoire d'Adèle H. Il y a, bien sûr, un aspect utilitaire à mes lectures. Pour le tournage de L'enfant sauvage, mes lectures étaient ardues. J'ai dû lire le Traité des sensations, de Condillac. Pour Le dernier métro, ce fut passionnant, l'Occupation étant une période que j'aime particulièrement. J'ai lu une centaine de livres sur la collaboration, des souvenirs d'acteurs. Depuis, je me suis définitivement attaché aux biographies d'acteurs. C'est un genre très critiqué, peu de livres sont bons car ils sont souvent écrits dans les conditions déplorables. Mais on découvre toujours quelque chose dans chaque vie.

F.M. Vous lisez peu de romans mais y a-t-il des auteurs que vous aimez relire?

F.T. J'ai eu une passion pour les deux livres d'Henri-Pierre Roché, Jules et Jim et Les deux Anglaises et le continent. Je les lisais chaque année sans avoir l'idée d'en faire un film, seulement pour mon plaisir. A force de les lire, je me suis dit que je devais les tourner. Les 400 coups, mon premier film sur ma jeunesse, était conçu comme un premier roman. Mais maintenant, si j'écrivais, mon style ne serait pas très pur; je penserais toujours au cinéma. Qu'on écrive un roman ou un scénario, on organise des rencontres, on vit avec des personnages; c'est le même plaisir, le même travail, on intensifie la vie. Mon ambition, quand je fais un film, c'est qu'il ressemble à un roman.

F.M. Peut-on comparer le travail du montage d'un film à celui de l'écrivain quand il bâtit son intrigue?